

qu'il aurait dû arrêter dix ans entiers le guerrier le plus intrépide ; cependant , dès que les pirates parurent , le gouverneur envoya secrètement pour savoir comment il pourrait se rendre sans être accusé de lâcheté. On arrêta que Morgan insulterait pendant la nuit un fort détaché , que le commandant sortirait de la citadelle pour aller au secours de cet ouvrage important , que les assaillans viendraient ensuite le prendre par-derrière et le feraient prisonnier , ce qui entraînerait la reddition de la place. Il fut convenu aussi qu'on tirerait avec beaucoup de vivacité de part et d'autre , mais qu'on ne tuerait personne. Cette comédie fut jouée admirablement ; les Espagnols , sans avoir couru de risque , eurent l'air d'avoir fait leur devoir ; et les flibustiers , après avoir détruit de fond en comble les fortifications , après avoir embarqué d'immenses munitions de guerre qu'ils avaient trouvées à Sainte-Catherine , tournèrent leurs voiles vers le Châgre , la seule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs espérances.

A l'embouchure de cette rivière importante était un fort , construit sur un roc escarpé , que battaient les flots de la mer. Ce boulevard , d'un accès difficile , était défendu par un officier d'une intrépidité , d'une capacité rares , et par une garnison digne de son chef. Les flibustiers éprouvèrent pour la première fois une résistance égale à leur opiniâtreté : l'on pouvait douter s'ils vain-

craient ou leveraient le siège , quand un heureux hasard vint au secours de leur gloire et de leur fortune : le commandant fut tué , le feu prit au fort , et l'assaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laissa ses vaisseaux à l'ancre , avec les gens nécessaires pour les garder , et , sur ses chaloupes , remonta le fleuve l'espace de quarante-trois milles , jusqu'à Crucès , où il finissait d'être navigable. Il continua son chemin par terre jusqu'à Panama , qui n'en était éloigné que de cinq lieues. Sur une vaste prairie , qui est devant la ville , il rencontra des troupes nombreuses qu'il dissipa sans beaucoup d'efforts , et il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des trésors immenses , cachés dans les puits et dans les caveaux ; on arrêta de riches effets sur des bateaux que la basse marée avoit laissés à sec ; les forêts voisines rendirent des dépôts précieux. Peu contents de ce butin , les partis de flibustiers qui couraient les campagnes , employèrent les plus affreux tourmens pour faire avouer aux Espagnols , aux nègres , aux Indiens qu'ils déterraient , le lieu où ils avaient recélé leurs richesses et celles de leurs maîtres. Un mendiant , conduit par le hasard dans un château que la peur avait fait abandonner , y trouva des habits , dont il se revêtit. A peine avait-il changé de décoration , qu'il fut aperçu par ces pirates , qui lui demandèrent où

était son or : ce malheureux montra les haillons qu'il venait de quitter ; aussitôt il fut mis à la question ; et comme on ne put en rien tirer , on le livra à des esclaves qui l'achevèrent. C'est ainsi que les Espagnols rendaient les trésors du Nouveau-Monde comme ils les avaient amassés, dans le sang et les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux : son caractère n'était pas propre à inspirer de tendres désirs. Il voulut triompher, par la violence, de la belle Espagnole qui tourmentait son cœur farouche : *Arrête*, lui cria-t-elle en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *arrête ; crois-tu me ravir l'honneur comme tu m'as ôté les biens et la liberté ? Apprends que je puis mourir, et me venger.* A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui aurait plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant , toujours brûlant d'une passion que cette opiniâtre résistance avait changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive , il fit succéder des traitemens barbares ; mais l'Espagnole, inébranlable, irritait et repoussait toutes les fureurs de Morgan, lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvaient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en route avec un grand nombre de pri-

sonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, et on arriva à l'embouchure du Châgre avec un butin immense.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enseveli dans un sommeil profond, Morgan, avec les principaux flibustiers de sa nation, fit voile pour la Jamaïque sur un navire où il avait embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui servait d'entrepôt au commerce de l'ancien et du Nouveau-Monde. Cette infidélité, dont il n'y avait pas d'exemple, causa une rage inexprimable. Les Anglais suivirent le voleur dans l'espérance d'arracher de ses mains la proie dont il avait frustré leurs droits et leur avidité ; pour les Français associés à la même perte, ils se retirèrent à la Tortue, d'où ils firent diverses expéditions ; mais elles furent médiocres jusqu'en 1683, qu'ils en tentèrent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Ostende, mais qui toute sa vie avait servi avec les Français. Son intrépidité ne lui permit jamais de souffrir une marque de faiblesse parmi ceux qui s'associaient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcourait son vaisseau, observait ses gens l'un après l'autre, et tuait sur-le-champ ceux qui baissaient la tête au bruit imprévu des coups de pistolet, de fusil, de canon : cette étrange discipline l'avait rendu la terreur des lâches et l'idole des braves. Du reste, il partageait volontiers

avec les gens de cœur ses immenses richesses, fruit d'un courage si bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faisait la course avec une frégate qui lui appartenait. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appela à lui Grammont, Godefroy, Jonqué, trois Français fameux par leurs exploits, et le hollandais Laurent de Graff, encore plus célèbre qu'eux : douze cents flibustiers se joignirent à ces chefs si renommés, et l'on partit sur six bâtimens pour la Vera-Cruz.

Le débarquement se fit à la faveur des ténèbres, à trois lieues de la place, où l'on arriva sans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les casernes, les postes importans, tout ce qui était capable de faire quelque résistance était pris, lorsque le jour parut; les citoyens, hommes, femmes, enfans, furent enfermés dans les églises, où ils s'étaient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avait roulé des barils de poudre pour faire sauter l'édifice : un flibustier, la mèche allumée, devait y mettre le feu au moindre signal de soulèvement.

Pendant qu'on tenait ainsi la ville dans la consternation, elle fut pillée à loisir; et après avoir embarqué ce qu'elle avait de plus riche, on proposa aux citoyens qu'on tenait en prison dans l'asile des temples, de racheter leur vie et leur liberté par une contribution de 10,000,000 l. Ces malheureux, qui n'avaient ni bu ni mangé depuis trois jours, acceptèrent avec joie la pro-

position : la moitié de la somme fut payée le jour même. On attendait l'autre moitié de l'intérieur des terres, lorsqu'on aperçut sur les hauteurs un corps considérable de troupes, et près du port une flotte de dix-sept vaisseaux qui arrivait d'Europe. A la vue de ces forces, les flibustiers, sans s'étonner, se retirèrent tranquillement avec quinze cents esclaves qu'ils emmenèrent comme un faible dédommagement du reste de la somme qu'ils attendaient, et dont ils renvoyèrent la liquidation à un temps plus convenable. Ces brigands croyaient de bonne foi que tout ce qu'ils pillaient, ou exigeaient à main armée, sur les côtes où ils étaient descendus, leur appartenait, et que Dieu et leur épée leur donnaient un droit acquis non-seulement sur les capitaux des contributions dont ils se faisaient signer l'engagement, mais sur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante et audacieuse : ils passèrent fièrement au milieu de la flotte espagnole, qui n'osa pas tirer un coup de canon; elle craignait même d'être attaquée et battue. Il est vraisemblable qu'on n'en aurait pas été quitte pour la peur, si les bâtimens flibustiers n'avaient pas été chargés d'argent, ou si la flotte ennemie avait eu sur son bord d'autres richesses que des marchandises dont ces corsaires faisaient peu de cas.

Il n'y avait pas un an qu'ils étaient revenus du golfe du Mexique, lorsque la fureur d'aller piller

le Pérou s'empara de tous les esprits. On espéra, sans doute, trouver plus de trésors sur une mer pour ainsi dire intacte et neuve, que dans celle qui était au pillage depuis si long-temps. Les Anglais, les Français, les bandes même particulières des deux nations, formèrent, sans s'être concertés, ce plan à la même époque. Quatre mille hommes prirent la route de cette partie du nouvel hémisphère : les uns se rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs espérances. Si leur intrépide férocité avait été dirigée par un homme habile et d'autorité vers un but unique, cette importante colonie était perdue pour l'Espagne : leur caractère s'opposait invinciblement à une union si rare. Ils formèrent toujours plusieurs corps séparés, et quelquefois jusqu'à dix ou douze, qui se quittaient et se rapprochaient au moindre caprice. Grogner, Lécuyer, Picard, le Sage, étaient les plus accrédités parmi les Français ; et chez les Anglais, David, Suams, Pitre, Wilner et Touslé.

Ceux de ces aventuriers qui étaient passés dans la mer du Sud par le détroit de Darien, se jetèrent, en arrivant, dans les premiers bateaux qu'ils trouvèrent sur la côte : leurs camarades, venus sur leurs propres bâtimens, n'étaient guère mieux équipés. Dans cet état de faiblesse, ils repoussèrent, ils coulèrent à fond ou ils prirent tous les vaisseaux qu'on arma contre eux : alors s'ar-

rêta la navigation des Espagnols. Pour avoir des vivres, il fallut aborder la côte ; il fallut marcher au pillage des villes où le butin était enfermé. On surprit ou l'on força Seppo, Pueblo-Nuevo, Léon, Reulejo, Pueblo-Viégo, Chiriquita, Esparza, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoantepec, Muemeluna, Chulutequa, la Nouvelle-Ségovie, et Guayaquil plus considérable que les autres villes.

Grogner revenait d'une de ces expéditions rapides : un défilé qu'il devait passer était occupé par des bataillons retranchés qui offraient de ne pas troubler sa retraite, s'il consentait à relâcher les prisonniers qu'il avait faits. *Mes prisonniers, dit-il, il faut couper leurs chaînes à coup de sabre : quant au passage, mon épée me l'ouvrira.* Cette réponse lui valut une victoire, et il continua paisiblement sa marche.

L'épouvante était générale dans l'empire. L'approche des flibustiers, la crainte seule de les voir arriver dispersait les peuples. Amollis par le luxe le plus extravagant, énervés par l'exercice paisible de la tyrannie, abrutis comme leurs esclaves, les Espagnols n'attendaient pas l'ennemi, sans être vingt contre un, et encore étaient-ils battus. Rien en eux ne portait l'empreinte de la fierté, de la noblesse de leur origine ; leur abrutissement était tel que l'art de la guerre leur était étranger, qu'ils connaissaient à peine les armes à feu. On ne les trouvait que peu supérieurs aux

Américains dont ils foulaient la cendre. Cette étrange dégradation était augmentée par l'idée qu'ils s'étaient formée des hommes féroces qui les attaquaient. Leurs moines leur avaient peint ces brigands avec les traits hideux qu'on donne aux monstres de l'enfer; et eux-mêmes ils avaient chargé le tableau. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimait dans toutes les âmes la haine avec la terreur.

Malgré l'excès de son ressentiment, l'Espagnol ne savait se venger que d'un ennemi qui n'était plus à craindre. Aussitôt que les flibustiers étaient partis d'un endroit qu'ils avaient pillé, si quelqu'un d'eux avait péri dans l'attaque, on déterrait son cadavre, on le mutilait, on le faisait passer par tous les genres de supplice qu'on eût voulu rassembler sur l'homme vivant. L'horreur qu'on avait pour les flibustiers s'étendait sur les endroits mêmes qu'ils avaient souillés de carnage. On excommuniait les villes qu'ils avaient prises; on dévouait à l'anathème les murailles et le sol des places dévastées, et les habitans les abandonnaient pour toujours.

Cette rage impuissante et puérile ne pouvait qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorsqu'ils prenaient une ville, elle était livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvait valoir. Les prisonniers qu'ils faisaient étaient massacrés sans pitié, si le gouvernement ou les particuliers ne les ra-

chetaient. Ils n'acceptaient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries; l'argent trop commun, trop pesant pour sa valeur, les aurait embarrassés. Enfin le sort, dont les vicissitudes laissent rarement le crime sans punition, et les malheurs sans dédommagement, expia la conquête du Nouveau-Monde, et les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisaient le mal en jouirent peu; plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la misère, ou par la débauche: il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan et au cap de Horn. La plupart de ceux qui tentèrent de gagner par terre la mer du Nord, laissèrent la vie ou les dépouilles dont ils étaient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies anglaises et françaises furent très-peu enrichies par une expédition qui avait duré quatre ans, et se trouvèrent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le temps qu'on ravageait la mer du Sud, celle du Nord était encore menacée par Granmont. C'était un gentilhomme parisien, qui avait servi avec quelque distinction en Europe, et que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes avait conduit parmi les corsaires. Il avait peut-être assez de vertu pour racheter tant de vices, de la grâce, de la politesse, de la générosité, de l'éloquence, un sens très-droit, une valeur dis-

tinguée, qui l'avaient bientôt fait regarder comme le premier des flibustiers français. Dès qu'on sut qu'il allait armer, mille braves se rangèrent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue, qui avait fait enfin goûter à sa cour le projet si sage et si juste de fixer les forbans et de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projetée, et la défendit de la part du roi. Grammont, qui avec plus d'esprit que ses pareils n'en était pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il désapprouver un dessein qu'il ignore, et dont la résolution n'est formée que depuis peu de jours?* Cette réponse charma tous les flibustiers, qui s'embarquèrent sans délai en 1685, pour aller attaquer Campêche.

Le débarquement se fit sans résistance; on fut assailli à quelque distance du rivage, par huit cents Espagnols, qu'on battit, et qu'on poursuivit jusqu'à la ville; on y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva, fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faisait que très-peu d'effet, on cherchait quelque stratagème pour se rendre maître de la place, lorsqu'on fut averti qu'elle était abandonnée. Il n'y était resté qu'un canonier, un Anglais, et un officier plein d'honneur, qui avait mieux aimé s'exposer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le général flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenait, et y joignit de fort beaux pré-

sens; tant l'honneur, le courage et la fidélité, conservent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société!

Les vainqueurs de Campêche employèrent deux mois à fouiller tous les environs de la ville, à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avaient cru sauver. Lorsqu'on eut embarqué toutes les richesses trouvées, soit au dedans, soit au dehors de la place, on proposa au gouverneur de la province, qui tenait la campagne avec neuf cents hommes, de racheter sa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la destruction de la forteresse. Les Français voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de Saint-Louis. Dans les transports du patriotisme, de l'ivresse, de l'amour national pour le prince, ils brûlèrent pour un million de bois de Campêche, qui faisait une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, dont il n'y a que des Français qui puissent se glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les flibustiers anglais et français avaient retiré de leurs dernières expéditions dans le continent, les avait ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns et les autres ne s'occupaient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorsque les Français se virent rengagés, par les circonstances, dans une carrière dont tout les dégoûtait.

Quelques particuliers entreprenans avaient

équipé en 1697, dans les ports de France, sous la protection du gouvernement, sept vaisseaux de ligne et un nombre proportionné de bâtimens d'un ordre inférieur. La flotte commandée par le chef d'escadre Pointis, portait des troupes de débarquement. Cet armement était destiné contre Carthagène, une des villes les plus riches du Nouveau-Monde et la mieux fortifiée. On prévoyait de grandes difficultés dans cette entreprise : mais on espéra qu'elles seraient surmontées, si les flibustiers voulaient la seconder ; et ils s'y engagèrent pour plaire à Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue, qui était leur idole et qui méritait de l'être.

Ces hommes, dont rien n'arrêtait l'audace, firent encore plus qu'on n'attendait d'eux. Ils ne virent pas plus tôt un commencement de brèche aux fortifications de la ville basse, qu'ils montèrent à l'assaut et plantèrent leurs drapeaux sur la muraille. D'autres ouvrages furent emportés avec la même intrépidité. La place se rendit, et sa soumission fut l'ouvrage des flibustiers.

Des forfaits de tous les genres suivirent cet événement. Le général, homme injuste, avare et cruel, viola la capitulation dans tous les points. Quoique la crainte d'une armée qui se formait dans l'intérieur des terres, l'eût fait consentir à laisser aux habitans la moitié de leurs richesses mobilières, tout fut abandonné au plus horrible brigandage : les officiers furent les

premiers voleurs. Ce ne fut qu'après qu'ils se furent gorgés de pillage, qu'il fut permis aux soldats de fouiller les maisons. Pour les flibustiers, on les occupait, hors de la ville, pendant qu'on s'emparait de l'or.

Pointis prétendit que le butin ne passait pas sept à huit millions de livres. Ducasse le portait à trente, et d'autres à quarante. Quel qu'il fût, les flibustiers, selon leurs conventions, en devaient avoir le quart ; cependant il leur fut signifié que leur profit se réduisait à quarante mille écus.

On avait mis à la voile, lorsque cette proposition fut faite aux hommes intrépides qui avaient décidé la victoire. Indignés d'un traitement qui blessait si visiblement leurs droits et leurs espérances, ils résolurent d'aborder sur-le-champ *le Sceptre*, que montait Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaisseaux, pour être secouru à temps. Cet infâme commandant allait être massacré, quand un des mécontents s'écria : *Frères, pourquoi nous en prendre à ce chien ? il n'emporte rien à nous. Il a laissé notre part à Carthagène, c'est là qu'il la faut aller chercher.* Cette proposition est reçue avec acclamation. Une joie féroce succède tout-à-coup au noir chagrin qui dévorait ces brigands ; et sans délibérer davantage, tous leurs bâtimens cinglent vers la ville.

Reçus dans la place sans opposition, les fli-